

CRITIQUE, festival. LYON, 20ème Biennale de la Danse (Maison de la Danse), le 26 septembre 2023. « INK » par Dimitris PAPAIOANNOU

La 20ème Biennale de la Danse de Lyon a vécu une véritable choc esthétique avec la Première française de « *INK* », le nouveau spectacle du chorégraphe grec Dimitris Papaioannou, une œuvre qui s'impose déjà comme l'un des événements majeurs du festival lyonnais. Ce n'est pas un spectacle que l'on regarde : c'est un monde dans lequel on plonge, un univers liquide et charnel où la scène devient le théâtre d'une transformation organique fascinante.

Là où d'autres chorégraphes racontent des histoires, Papaioannou façonne des états. *Ink* débute dans une obscurité presque totale, trouée par quelques rais de lumière qui révèlent des corps en mouvement. On pense aux premières secondes de la création, ce moment suspendu où le vivant émerge du chaos primitif, où le geste naît avant même toute intention narrative. Les interprètes, silhouettes androgynes aux peaux constellées de pigment noir, se fondent et se délient dans une matière qui semble les engloutir et les recréer sans cesse. L'encre qui donne son titre au spectacle n'est pas un simple accessoire : elle devient un personnage à part entière, une substance qui circule, qui salit, qui purifie, qui relie. Les corps s'y frottent, s'y imprègnent,

s'y dissolvent, dans une chorégraphie qui évoque à la fois le rituel primitif et la performance plastique la plus maîtrisée.

La force de *Ink* réside dans sa capacité à maintenir un équilibre précaire entre le sublime et le viscéral. Les tableaux qui se succèdent sont d'une beauté plastique confondante : arrangements de corps aux formes quasi géométriques, jaillissements de matière sombre, tableaux vivants qui semblent tout droit sortis de la peinture baroque ou des estampes japonaises. Papaioannou pousse l'art du cadrage et de la composition jusqu'à l'obsession, créant des images qui restent gravées dans la rétine bien après la fin du spectacle.



Mais cette perfection formelle n'édulcore jamais la puissance charnelle du propos. Les danseurs livrent une performance d'une intensité rare, une présence brute qui rappelle que derrière chaque tableau, il y a de la chair, du souffle, de la sueur, de l'effort. La chorégraphie, fluide et hachée à la

fois, mêle des mouvements amples et organiques à des saccades quasi mécaniques, dans une dialectique du continu et du discontinu qui saisit le spectateur. Papaioannou signe ici ce qu'on peut considérer comme l'une de ses œuvres les plus abouties. On retrouve sa signature – ce mélange unique de théâtre total, d'arts plastiques et de performance physique – mais poussée à un degré de pureté confondant. L'audace de l'entreprise est à la mesure du talent de l'artiste : ce spectacle est une expérience sensorielle totale, qui convoque aussi bien l'intellect que les tripes.

Les spectateurs de la Biennale lyonnaise ont eu le privilège d'assister à la naissance française d'une œuvre qui s'annonce comme un jalon dans l'histoire de la danse contemporaine. Beaucoup sont ressortis de la salle sidérés, imprégnés de cette encre invisible qui continue d'agir, de couler, d'infecter les pensées bien après la sortie. Car *Ink* est une traversée, une plongée dans les profondeurs de la matière et de l'âme humaine. Et c'est sans doute pour cela qu'il marque durablement ceux qui ont eu la chance d'en faire l'expérience.

CRITIQUE, festival. LYON, 20ème Biennale de la Danse (Maison de la Danse), le 26 septembre 2023. « INK » par Dimitris Papaioannou. Crédit photographique (c) Droits réservés

CRITIQUE, festival. 41ème festival « Montpellier Danse ». MONTPELLIER, Opéra Berlioz, le 2 juillet 2021. « Transversal Orientation » par Dimitris PAPAIOANNOU

**Quel spectacle ! Nous sommes sortis abasourdis de
« *Transverse Orientation* » du chorégraphe grec
Dimitris Papaioannou, présenté le 2 juillet à
l'Opéra Berlioz, dans le cadre du 41ème Festival
Montpellier Danse – seulement quelques jours après
sa création mondiale au TNP de Villeurbanne (dans
le cadre de la 19ème Biennale de Danse de Lyon).
La pièce a littéralement enflammé un public venu
en nombre, offrant une expérience sensorielle
d'une intensité inouïe.**

D'emblée, on est saisi par la puissance des images. Sur un plateau d'une blancheur immaculée, des figures énigmatiques coiffées de ballons noirs oscillent comme attirées par une lumière vacillante. Ces silhouettes fantomatiques, presque comiques dans leur maladresse, plantent le décor : nous voilà plongés dans un univers absurde et poétique, à la croisée du théâtre plastique et de la danse la plus viscérale.

Dimitris Papaioannou, formé aux arts plastiques, aborde la scène comme un tableau vivant. Chaque séquence est une composition soignée jusqu'au moindre détail, un tableau

baroque qui interroge nos sens et notre rapport au monde. On y croise des figures mythologiques revisitées, comme ce taureau d'une incroyable réalisme, manipulé par les danseurs avec une dextérité stupéfiante. La bête, tour à tour menaçante et docile, devient le symbole d'une nature indomptée que l'homme tente d'apprivoiser, sans jamais tout à fait y parvenir.



Car c'est bien de cela qu'il s'agit : une exploration des désordres du monde, des jeux de pouvoir, de la filiation et de la lutte éternelle entre l'ancien et le nouveau. Papaioannou convoque la Grèce antique, ses mythes et sa statuaire, pour interroger notre humanité contemporaine. Les corps nus, magnifiques, sont exposés sans pudeur, non pas pour choquer mais pour révéler l'essence même de l'être. Comme l'explique le chorégraphe, c'est l'héritage de la statuaire grecque qui l'inspire : la

sensualité et la spiritualité passent par le corps absolument nu. Sur scène, les danseurs, huit interprètes internationaux, deviennent des matières vivantes que l'artiste modèle et malmène. Ils sont projetés dans des situations extrêmes, escaladent des blocs de polystyrène, plongent dans l'eau, se heurtent à des murs invisibles. La nudité est utilisée comme un moyen d'expression puissant, renvoyant à l'héritage des statues antiques.

L'humour n'est jamais loin, souvent grinçant, toujours salvateur. On sourit devant les mésaventures de ces hommes en costumes, empêtrés dans des situations absurdes. On rit de ces blocs de polystyrène qui s'écroulent en cascade, des jeux de mains qui deviennent des langues de taureau, des transformations burlesques. Ce sens du décalage rend le propos plus percutant, plus humain aussi. La musique de Vivaldi, magnifiée par le travail sonore de *coti K*, soutient ce long rêve éveillé de deux heures. Elle crée un contrepoint poignant aux images parfois sombres, parfois lumineuses. Le spectacle alterne alors entre grâce absolue et tension insoutenable, nous laissant tour à tour émerveillés, mal à l'aise, transportés. La scénographie, signée **Tina Tzoka** et **Loukas Bakas**, est un personnage à part entière. Les murs se déplacent, le sol se dérobe, l'eau surgit, créant un espace en perpétuelle métamorphose. Ce travail sur la matière est remarquable : le décor devient un terrain de jeu et de conflit, se déconstruisant sous nos yeux dans un final apocalyptique où le plancher se soulève pour révéler une nappe d'eau.

Transverse Orientation est une œuvre d'art totale, un spectacle qui ne peut laisser personne indifférent. Papaioannou, avec une maîtrise confondante, nous offre un moment de théâtre exceptionnel. On sort de la salle ébranlé, les yeux pleins d'images, l'esprit habité par ces questions fondamentales sur notre place dans le monde. Une réussite éclatante qui marquera durablement l'histoire pourtant déjà longue et glorieuse du festival *Montpellier Danse* !



CRITIQUE, festival. 41ème festival « Montpellier Danse ».
MONTPELLIER, Opéra Berlioz, le 2 juillet 2021. « Transversal
Orientation » par Dimitris PAPAIOANNOU

CRITIQUE, danse. AIX-EN-

PROVENCE, Grand-Théâtre de Provence, le 27 février 2019. « The Great Tamer » par Dimitris PAPAIOIANNOU

Après avoir fait le tour du monde et suscité l'enthousiasme des publics new-yorkais, londoniens ou parisiens, *The Great Tamer* de Dimitris Papaioannou a posé ses valises au Grand-Théâtre de Provence d'Aix, pour une représentation qui restera comme l'un des grands moments de la saison 2018/2019.

Au lever du rideau, un homme en costume, seul sur une scène recouverte de larges panneaux gris, se dévêt avec une lenteur cérémonielle avant de s'allonger, offert et vulnérable. Ce qui s'ensuit relève déjà du pur théâtre visuel : un second interprète le recouvre d'un drap blanc, un troisième soulève une plaque du sol et la laisse retomber, le courant d'air ainsi créé soulevant le voile qui protège le corps nu. Et ce geste de dévoilement, repris en une litanie obstinée, installe d'emblée le motif central de l'œuvre : la vie humaine comme un perpétuel jeu de dissimulation et de révélation, où l'histoire, en recouvrant les traces du passé, ne les efface jamais tout à fait.

Ce qui frappe d'emblée, c'est la puissance évocatrice d'un spectacle qui semble suspendre les lois du temps et de la logique. Sur la mélodie lancinante et déconstruite du *Beau Danube bleu* de Johann Strauss, revisitée par **Stéphanos Droussiotis**, les tableaux s'enchaînent dans une cohérence

onirique. La scénographie signée **Tina Tzoka**, véritable héroïne de la soirée, se révèle être un terrain de fouilles archéologiques intérieures : les panneaux s'ouvrent, dévoilant tour à tour une jambe, un bras, un torse qui s'animent pour recomposer des corps hybrides, des créatures qui titubent entre deux mondes.

La culture européenne est convoquée avec une intelligence jubilatoire. Une évocation saisissante de *La Leçon d'anatomie* de Rembrandt vire soudain au festin cannibale, tandis que des allusions à la Grèce antique – un Narcisse jouant avec son reflet, le mythe d'Orphée et d'Eurydice – traversent la pièce comme des échos lointains. Papaioannou, formé aux arts visuels, manie la référence savante avec une légèreté qui désamorce toute prétention, préférant la poésie à l'érudition gratuite.



Les dix interprètes, danseurs et circassiens de l'absurde, déploient une virtuosité physique stupéfiante au service d'une

esthétique de la métamorphose. On les voit former un être unique fait de membres disparates – ici un torse féminin prolongé par des jambes d'hommes, là un corps qui explose en plusieurs parties rampant chacune de son côté. L'acrobatie se fait langage, le cirque se fait philosophie. Parmi les moments d'anthologie, le public aixois a retenu son souffle devant la scène de l'astronaute dont la respiration amplifiée déchire le silence, avant qu'elle ne fouille le sol pour en extraire un corps nu, telle une naissance inversée. Ou encore, ce saisissant tableau final où une pluie de flèches dorées transperce le plateau, se transformant en un champ de blé ondoyant sous les yeux médusés des spectateurs, avant de révéler un squelette que les danseurs exhument comme ultime témoignage de notre condition mortelle.

The Great Tamer dure cent minutes sans entracte. Cent minutes d'une lenteur assumée, qui finit par devenir une expérience méditative autant que spectaculaire. Car si l'œuvre est hantée par la mort – ces corps enfouis, ce squelette final – elle est aussi, paradoxalement, une vibrante célébration de la vie. Le spectacle s'achève sur un homme soufflant sur une feuille d'aluminium pour la maintenir en l'air, fragile métaphore d'un souffle vital que l'art s'emploie à perpétuer.

Avec *The Great Tamer*, Dimitris Papaioannou propose au public un voyage dans les limbes de notre humanité, où l'humour côtoie la mélancolie, où le grotesque frôle le sublime.

**CRITIQUE, danse. AIX-EN-PROVENCE, Grand-Théâtre de Provence,
le 27 février 2019. « The Great Tamer » par Dimitris
PAPAOIANNOU. Crédit photographique (c) Julian Mommert**

